

LA
SEMAINE RELIGIEUSE
 DE MONTREAL

SOMMAIRE

I Au prône. Offices de l'Eglise. Titulaires d'églises paroissiales. — II Correspondance romaine. — III L'Institut de France et le cardinal Mercier. — IV Une race de pionniers. — V Les sabots de Noël. — VI La langue diplomatique. — VII Le Père Audet. — VIII Prières des Quarante-Heures.

AU PRONE

Le dimanche 10 février

On annonce :

Les exercices du Carême.

Dans le diocèse de Saint-Hyacinthe, le 12e anniversaire du sacre de Mgr l'évêque (vendredi, 15).

Dans le diocèse de Joliette, la collecte pour les oeuvres diocésaines.

OFFICES DE L'EGLISE

Le dimanche 10 février

Office du dim. de la Quinquagésime, **semi-double (privilegié contre tout office de 2e cl.)**; mém. de sainte Scholastique (sans 3e or.); préf. de la Trinité. — Aux vêpres du dim., (dox. **Qui natus es**), mém. de Notre-Dame de Lourdes et de sainte Scholastique.

Le mercredi 13 février

Bénédictio et distribution des cendres; messe propre, **simple (privil. contre tout office de 1e cl.)**; 2e or. **A cunctis**, 3o **Omnipotens**; préf. du carême.

NOTE. — En Carême on récite l'Angelus debout, le samedi midi, le soir et toute la journée du dimanche.

TITULAIRES D'EGLISES PAROISSIALES

Le dimanche 17 février

On anticipe au dimanche de Quinquagésime, les solennités de titulaires qui tombent du 11 au 16 février.

Tous les titulaires dont l'office tombe du 18 février au 27 avril, n'auront leur solennité que le IVe dimanche après Pâques, le IIe et le IIIe dimanche étant occupés par les solennités de l'Annonciation et de saint Joseph.

J. S.

CORRESPONDANCE ROMAINE

15 décembre 1917. ¹

A la prise de Jérusalem, que faisait prévoir ma dernière lettre, est au fond, pour nous autres catholiques, le plus grand événement de cette horrible guerre. Il faut bien reconnaître d'abord que, depuis des siècles, soit insouciance, soit lassitude, soit fins politiques peu avouables, les nations chrétiennes s'étaient complètement désintéressées des lieux saints. La France, sous le second empire, avait fait en Syrie quelques opérations de détail, mais jamais elle n'avait songé à reconquérir le tombeau du Christ. Toute la satisfaction que l'empereur Napoléon crut pouvoir accorder au sentiment chrétien, ce fut de reconstruire aux frais de la France la coupole du Saint-Sépulchre. L'Allemagne, en ces dernières années, avait fait oeuvre plus sérieuse, et le kaiser avait fait à Jérusalem de nombreux achats d'immeubles. C'était uniquement pour mettre en relief la puissance allemande et se faire un pied à terre dans un pays où il ne croyait pas pouvoir encore régner en maître. De même, en ces dernières années, l'initiative privée de quelques Français, sous la direction des Pères de l'Assomption, avait élevé une grande hôtellerie qui laissait loin derrière elle la vieille custodie de Terre-Sainte, devenue insuffisante pour héberger les pèlerins que les Assomptionnistes y conduisaient chaque année de plus en plus nombreux. Parallèlement à ce mouvement tout pacifiste, les Dominicains avaient inauguré à Jérusalem un cercle d'études bibliques qui commençait à donner de bons résultats et devait prendre un développement de plus en plus considérable. Il y eut bien, à ce sujet, quelques ennuis. Le Père Lagrange, initiateur de cette école, fut forcé de quitter Jérusalem, son ca-

¹ Cette correspondance romaine du 15 décembre ne nous est parvenue à Montréal que le 21 janvier. — *La rédaction.*

ractère et si
avec les exig
souvent dan
Lagrange ét
croyaient dé
besoin, en fi
côté, on se
poussait les
pacifiqueme
reprenaient
culteurs. Il
patronnée p
man n'en pe

La guerre
mands, malg
flit. Nous all
les premiers
piteuse retra
les nations n
nous a échap
Syrie. Il y
tion; c'était
à celles de l'
dad, l'Angle
en Egypte, y
Si l'on exam
quer qu'au
amplement q
s'assurer le
tion turque, s
la communica
Pourquoi l
n'était pas su

ractère et ses visées personnelles ne s'accordant pas toujours avec les exigences de la tradition catholique. C'est ce qui arrive souvent dans les premiers mouvements d'idée. Mais le Père Lagrange était religieux. Il se soumit, et les protestants, qui croyaient déjà voir en lui un précurseur dont ils avaient grand besoin, en furent pour leurs frais d'imagination. D'un autre côté, on se rappelle qu'il y avait un mouvement sioniste qui poussait les Juifs vers Jérusalem. Ils venaient se grouper pacifiquement autour de la Ville Sainte, et, chose curieuse, reprenaient la profession de leurs ancêtres et se faisaient agriculteurs. Il y avait bien une fin politique dans cette réunion patronnée par le baron Hirsch; mais le gouvernement ottoman n'en permit jamais la mise à exécution.

La guerre éclate. Les Turcs ont l'idée de s'allier aux Allemands, malgré l'Angleterre qui tenait à ne pas élargir le conflit. Nous allons forcer les détroits. Mais nous reculons devant les premiers échecs et notre avance se transforme en une pitieuse retraite qui dut avoir un grand retentissement parmi les nations musulmanes. On cherche plus au sud le succès qui nous a échappé sur les rives du Bosphore et voilà la guerre de Syrie. Il y avait un but politique important à cette expédition; c'était celui de relier les possessions anglaises de l'Égypte à celles de l'Asie Mineure. Maîtresse du chemin de fer de Bagdad, l'Angleterre voulait, de cette ville, avoir le chemin libre en Égypte, y aller par voie de terre comme par voie de mer. Si l'on examine une carte de ces pays, il est facile de remarquer qu'au point de vue stratégique et tactique il suffisait amplement que l'Angleterre avec ses alliés se contentât de s'assurer le rivage de la mer. Elle bouclait ainsi la domination turque, ses armées pouvaient aisément être ravitaillées et la communication était libre depuis Caïfa jusqu'à Alexandrie.

Pourquoi les alliés sont-ils allés à Jérusalem? Cette ville n'était pas sur leur chemin. Sa conquête pouvait être un coup

dur pour l'Islam, mais les considérations morales produisent peu d'effet sur les peuples fatalistes. D'ailleurs la prise de la Ville Sainte ne diminuait guère la puissance des Turcs. Pourquoi donc y est-on allé alors que rien n'y poussait? C'est qu'au milieu de toutes les compétitions humaines, la volonté de Dieu se sert souvent de nous pour réaliser ses desseins. Quand avant d'avoir tué l'ours on se partagea sa peau, je veux dire quand les Puissances alliées se firent le partage des territoires à conquérir, la Palestine devait échoir à la France; mais la France refusa ce cadeau qui lui aurait donné un vernis trop clérical, et elle borna ses aspirations à la Syrie. Alors les lieux saints furent offerts aux Italiens. Il semble bien qu'historiquement cette terre dut leur revenir, car, pendant six siècles, c'est la custodie de Terre-Sainte, tenue par des religieux italiens, qui avait maintenu en Palestine et à Jérusalem l'influence chrétienne de l'Europe. Ces religieux n'avaient jamais failli à leur tâche. Les morts étaient vite remplacés, et, malgré les souffrances, la mort même, la custodie eut toujours le personnel nécessaire. Et voilà que le 9 décembre 1917, les troupes britanniques, accompagnées de contingents français et italiens, sont entrées dans la Ville Sainte, acclamées par toute la population comme des libérateurs. Les troupes turques, que le kaiser avait réquisitionnées pour fortifier l'armée autrichienne qui guerroyait contre l'Italie, auraient été sans doute bien mieux à leur place pour défendre leur territoire de Palestine. Si elles avaient été là, l'expédition des alliés eut offert des dangers beaucoup plus considérables. Mais Dieu voulait évidemment la délivrance du tombeau de son fils, et, en y poussant les armées chrétiennes, il leur facilitait la tâche en écartant leurs adversaires naturels.

Voilà en quelques mots la genèse de cette nouvelle croisade. Si on la considère attentivement une carte de la Palestine en mains, on est forcé de jeter un regard vers le crucifix et de

reconnaître
réalisé, à l'in
tâche à laqu
vain, et cela
treprendre
comprendre
Ce sera peu
est à sa quat
le terme. Di
de son divir

L'INST

E sa
ral
titi
d'honneur à
Eugène d'Eu
primat de B

“ Parmi l
premier qui
cier. Ce pré
donné des p
qui avait mé
“ grand évêq
nelle, en face
risée. Dans s
toriens (M.G
la justice. U
représenté er

reconnaître que le vrai vainqueur, c'est lui. Jésus-Christ a réalisé, à l'insu et contre la volonté de nos gouvernements, une tâche à laquelle l'Europe s'était naguère huit fois attaquée en vain, et cela, au moment où rien ne semblait la convier à l'entreprendre une neuvième fois. On commence maintenant à comprendre un peu partout l'importance de cet événement. Ce sera peut-être le grand résultat de l'horrible mêlée qui en est à sa quatrième année et dont on ne peut pas prévoir encore le terme. Dieu a conduit l'Europe à la délivrance du tombeau de son divin fils.

DON ALESSANDRO.

L'INSTITUT DE FRANCE ET LE CARDINAL MERCIER

LE samedi, 1er décembre, l'Académie des sciences morales et politiques de Paris, l'une des cinq de l'Institut de France, décernait l'un de ses grands prix d'honneur à l'héroïque cardinal Mercier. Le président, M. Eugène d'Eichthal, a fait, à cette occasion, l'éloge du cardinal primat de Belgique dans les termes que voici :

“ Parmi les héros non combattant les armes à la main, le premier qui s'est imposé à notre respect est le cardinal Mercier. Ce prélat, qui avait déjà, dans sa carrière ecclésiastique, donné des preuves insignes d'indépendance et de courage, et qui avait mérité le nom de “ grand abbé ” avant celui de “ grand évêque ”, a été la voix courageuse, la protestation solennelle, en face d'une barbarie insultante, de la Belgique martyrisée. Dans ses paroles enflammées, comme l'a dit un de ses historiens (M. Goyau), il n'a jamais invoqué la pitié, mais toujours la justice. Un célèbre peintre, notre confrère M. Besnard, l'a représenté en un magnifique portrait avec sa haute taille sur-

montée d'une tête fine et obstinée, prêt à écrire, au milieu des incendies et des destructions, l'une de ses revendications ardentes adressées à l'ennemi, dont il connaît d'avance les représailles qui vont le frapper. Près de lui, un grand crucifix, symbole de l'humanité douloureuse, en même temps que source, pour le chrétien du devoir sacré. Il a obéi sans hésiter à ce double appel. Nous nous souvenons de ses mandements, de ses lettres, de ses courageux voyages à Rome où il était bon que la voix d'un grand prélat se fit entendre.

“ Une de ses dernières prédications fut à Sainte-Gudule, lors des premiers exodes de civils envoyés en Allemagne comme travailleurs asservis. “ Durant des jours, disait-il, j'ai parcouru les régions d'où les premiers ouvriers ou artisans furent emmenés de force en terre d'exil. J'ai pénétré dans les foyers à moitié vides. Le mari était absent, les enfants étaient orphelins... Un morne silence régnait. On eût dit qu'il y avait un mort dans la maison. Je voudrais courir à Anvers, à Tirlemont, à Diest, partout où ces scènes se renouvellent. Je ne le puis. Mes forces trahissent ma bonne volonté. Faites-vous les interprètes de ma pensée, de mes sentiments... L'homme en pays civilisé a droit à la liberté de son travail... Il a le droit de réserver ses services à sa patrie. Les règlements qui peuvent être imposés en violation de ces droits ne lient pas la conscience. Oui, et je le dis sans haine ni esprit de représailles, je serais indigne de cet anneau épiscopal que l'Eglise m'a mis au doigt et de cette croix que je porte sur ma poitrine, si j'hésitais à proclamer bien haut que le droit violenté reste toujours le droit et que l'injustice appuyée sur la force n'en est pas moins l'injustice. ”

“ Et, quelques mois plus tard, alors que les enlèvements des populations, hommes, femmes, jeunes filles, en Belgique et en France envahie, devenaient de plus en plus nombreux, cruels dans leur réalisation, sans pitié dans leurs conséquences — au

point qu'un j
belge et deve
nos alliés, me
que blasé par
reurs qu'il av
Bissing, alors
vaient dans sa
ment de la Be
verneur génér
militaire et de
De ce côté de
torité morale,
revanche terre
tion que vous
d'honnête dan
ment de l'histo
rice... ”

“ En décern
dont nous dis
sont les propr
Félix Rocquai
res que notre t
ges, en sa per
continue de so
ainsi que Goe
Egmont conda
et les plis flot
sang n'aura p
Dieu de la vict
ses dignes, il t
bouseuler hors
“ Que l'ave
Egmont! ”

point qu'un jeune Américain, occupé alors au ravitaillement belge et devenu depuis officier combattant dans l'armée de nos alliés, me disait, il y a quelques mois, qu'il avait eu, bien que blasé par tant de souffrances, les nerfs brisés par les horreurs qu'il avait vues — le cardinal écrivait au général von Bissing, alors ordonnateur de ces sinistres besognes qui devaient dans sa pensée intime préparer le complet asservissement de la Belgique à l'Allemagne: " Il y a, monsieur le gouverneur général, une barrière devant laquelle s'arrête la force militaire et derrière laquelle s'abrite inviolablement le droit. De ce côté de la barrière, c'est nous, les représentants de l'autorité morale, qui parlons en maîtres. Je ne parle pas de notre revanche terrestre. Nous l'avons déjà, car le régime d'occupation que vous nous faites subir est honni par tout ce qu'il y a d'honnête dans le monde entier. Mais je veux parler du jugement de l'histoire, de ce jugement inéluctable du Dieu de justice... "

"En décernant au cardinal Mercier la plus haute distinction dont nous disposons, le prix Audiffred (dévouement) — ce sont les propres paroles du rapporteur de la commission, M. Félix Rocquain — nous honorons un des plus nobles caractères que notre temps aura connus. Nous rendons aussi hommages, en sa personne, à une nation qui a beaucoup souffert et continue de souffrir... " La liberté marche devant moi—c'est ainsi que Goethe fait, dans son cachot de Bruxelles, parler Egmont condamné à mort—elle marche les pieds teints de sang, et les plis flottants de sa robe sont souillés de sang. Tout ce sang n'aura pas coulé en vain... Courage, brave peuple! Le Dieu de la victoire te guide... Comme on voit la mer rompre ses digues, il faut rompre, il faut jeter à bas les tyrans, les bousculer hors du pays qu'ils usurpent insolemment ! "

" Que l'avenir, un avenir prochain, entende Goethe et Egmont! "

UNE RACE DE PIONNIERS

CETTE race, c'est la nôtre, au dire du *Casket* d'Antigonish. Et il le dit au sujet du nouvel évêque acadien, Mgr Chiasson, dont nous avons parlé, lors des fêtes de son sacre en octobre dernier. Après avoir noté que l'évêque de Lydda, vicaire apostolique du golfe Saint-Laurent, est un fils de France, qu'il porte le nom de Patrice et qu'il est né dans un comté à nom écossais (Inverness), l'auteur de l'article que nous citons (d'après une traduction de l'*Evangéline*, 12 décembre), exprime l'espoir que " l'union des trois races catholiques, ainsi évoquées en sa personne, devra apporter une source de bénédictions à l'Eglise en ce pays ". Puis il ajoute, élevant le sujet, à l'honneur de l'Acadie :

" Quoiqu'un bon nombre l'aient essayé, personne n'a payé au peuple acadien le tribut qui lui est dû, personne n'a encore réussi à présenter un exposé complet de l'histoire profondément triste, et malgré tout triomphante et glorieuse, de ce peuple. C'est une histoire triste à toucher jusqu'aux larmes des hommes qui n'étaient liés ni par la foi ni par le sang avec ceux qui ont tant souffert, une histoire assez lamentable pour inspirer au grand poète protestant Longfellow le plus touchant et le plus fascinant de ses tableaux poétiques, une histoire si triomphante et si glorieuse que le vaste recueil des annales de l'Eglise catholique nous offre à peine un autre exemple d'un peuple catholique aussi grandement exposé à perdre sa foi qui, non seulement ne l'ait pas perdue, mais s'y soit plus fermement attaché que jamais. "

Ce n'est pas tout. Après avoir rappelé la dispersion des Highlanders écossais, des Polonais, des Irlandais,—dispersions amenées par la tyrannie de la force et par un gouvernement oppresseur—le *Casket* reconnaît que le peuple acadien a été le plus complètement dispersé. Mais il affirme aussi que la

revanche des
seule parole d
les avait chas
frappant et c
une race a mi
les fausses acc
la simple for
du temps et

" Mgr Chi
au champ de
tion. Il y ser
ment chez le
de toute part
Ecoissais n'on
res. Mais les
d'eux-mêmes,
tout en ce qu
pas un homm
quer la positi
missions eath

Ce n'est pa
directeur, M.
tolat français
trop souvent
ne nous honc
pions avant t

Qu'il nous
et vaillant ec
prendre les c
lui est dû et
difficile prol
aurait bienti

revanche des Acadiens est complète. " Sans avoir proféré une seule parole de colère, ils ont repris possession du sol d'où on les avait chassés. Rarement on a vu quelque chose de plus frappant et de plus édifiant que cette revanche paisible où une race a mis les préjugés en pleine déroute, couvert de honte les fausses accusations et montré le tort de ses accusateurs par la simple force de sa valeur et par l'inexorable témoignage du temps et des circonstances. "

" Mgr Chiasson, termine le journal d'Antigonish, se rend au champ de labour des pionniers de l'Eglise et de la civilisation. Il y sera comme dans son élément. Il y a incontestablement chez le Français quelque chose qui lui donne une aptitude de toute particulière à de telles missions. Les Irlandais et les Ecossais n'ont aucun reproche à encourir comme missionnaires. Mais les Irlandais et les Ecossais, pour rester dignes d'eux-mêmes, doivent reconnaître généreusement les faits surtout en ce qui regarde notre sainte mère l'Eglise. Et il n'y a pas un homme généreux et sincère qui puisse ne pas remarquer la position spéciale que la race française occupe dans les missions catholiques par le monde entier. "

Ce n'est pas la première fois que le *Casket* et son distingué directeur, M. Phelar, rendent hommage à la valeur de l'apostolat français et prennent ouvertement la défense de nos droits trop souvent méconnus. Ils s'honorent ainsi encore plus qu'ils ne nous honorent, car ils se proclament par le fait des champions avant tout de la justice et de la vérité.

Qu'il nous soit permis, de loin, de dire merci au courageux et vaillant confrère d'Antigonish. Si tous savaient ainsi comprendre les choses de part et d'autre, rendre à chacun ce qui lui est dû et ne revendiquer pour soi que ce qui est juste, le difficile problème qui résulte, chez nous, de mélange des races aurait bientôt reçu sa solution.

E.-J. A.

LES SABOTS DE NOËL

L'ON connaît, chez nous, au Canada, comme dans beaucoup d'autres pays, la naïve coutume qui veut, qu'à Noël, les enfants mettent leurs sabots ou leurs souliers dans la cheminée, ou encore qu'ils pendent l'un de leur bas au pied du lit, pour que le Petit Jésus y dépose ses dons, ses présents, ou mieux les "étrennes" que l'on attend de sa munificence. Un journal de France, à l'occasion de la dernière fête de Noël, donnait une intéressante explication de ce qu'il dénommait la légende des sabots de Noël.

"Elle date de loin, écrivait-il, cette naïve confiance des tout petits mettant leurs souliers dans la cheminée la nuit de Noël. C'était un soir de 24 décembre. Devant la persécution des chrétiens, qui ensanglantait la Gaule, saint Crépin et son père saint Crépinien fuyaient à travers la campagne désolée, quand, transis, affamés, ils s'arrêtèrent au seuil d'une chaumière habitée par une veuve et son petit garçon. La pauvre femme hospitalisa les voyageurs, partagea avec eux le maigre repas du soir, et puis, comme il se faisait tard, la mère et l'enfant gagnèrent la chambre haute, laissant, pour passer cette nuit de frimas leurs hôtes près de l'âtre, où, faute d'aliment, le feu se mourait. — Si j'y mettais mes vieux sabots, s'écria le petit, joyeux de son idée, ils auraient chaud plus longtemps ! — Et, sans plus d'hésitation, il les jeta dans la flamme expirante. — Mais, sitôt qu'il fût parti, saint Crépin vite les en retira et, comme le patron des cordonniers était fort adroit, il les répara tant et si bien qu'il en fit des sabots neufs, et, invoquant le Seigneur, il lui demanda de bénir cette humble demeure. — Le lendemain, à l'aube, saint Crépin et son père saint Crépinien étaient partis quand l'enfant, stupéfait, re-

trouva ses
Depuis, le
mettent, l
puis aussi
tion du s
celle-là m
mande. —

Certain
un manq
français d
disent-ils,
moins, en
acharné.]
à défaut d
l'Eglise.

L'object
n'eut d'au
et non un
dans laque
les. L'adop
ficale étai
seur de Pi
et la paroi
qui lui ser
monde.

A une c
matie asse

¹ La note

trouva ses sabots transformés et remplis de pièces d'or. — Depuis, les petits enfants ont continué la jolie tradition et mettent, pleins d'espoir, leurs souliers dans la cheminée. Depuis aussi, le pauvre hameau qui s'était placé sous la protection du saint est devenu la petite ville de Crépy-en-Valois, celle-là même où nous avons arrêté naguère la ruée allemande. — PIERRE MÉJAN. ”

LA LANGUE DIPLOMATIQUE

Certains journaux allemands affectent de considérer comme un manque de courtoisie envers l'Allemagne la rédaction en français de la note du Souverain-Pontife.¹ Bien que le français, disent-ils, soit le langage diplomatique ordinaire, il n'en est pas moins, en l'occurrence, le langage de notre ennemi le plus acharné. Le Saint-Père eût fait preuve de tact en employant, à défaut de l'allemand, le latin, qui est la langue officielle de l'Eglise.

L'objection serait captieuse s'il n'était évident que le pape n'eut d'autre intention que d'écrire un document diplomatique et non une encyclique. Le latin fut, de tout temps, la langue dans laquelle Rome délivra ses décrets à l'universalité des fidèles. L'adoption du français dans la rédaction de la note pontificale établit le *distinguo* formel entre la parole du successeur de Pierre prononçant en matière de dogme ou de morale et la parole du Saint-Père cherchant les voies de conciliation qui lui semblent les plus propres à ramener la paix dans le monde.

A une certaine époque, l'Espagne eut en Europe une diplomatie assez influente pour imposer, dans la rédaction des trai-

¹ La note aux peuples belligérants du 1er août 1917.

tés, l'usage du castillan. Le français ne fut admis, par accord tacite entre les chancelleries européennes, comme langage diplomatique qu'à partir du règne de Louis XIV. Aussi bien fut-ce au dix-septième siècle que le français s'épura et se précisa, au point de devenir la langue sans rivale pour sa clarté, sa netteté et sa simplicité, qui excluent tout risque de travestissement de la pensée par l'ambiguïté des terminologies.

Rien n'eût été plus maladroit pour un pacificateur que de rompre avec la coutume consacrée de l'emploi diplomatique de la langue française. En adressant à chaque belligérant sa note écrite en allemand, en anglais, en russe, en italien, etc., le pape n'eût pas manqué de créer une nouvelle confusion de Babel.

Avec cette désinvolture à manier la gaffe et cette ostentation à mettre les pieds dans tous les plats qui caractérisent la manière prussienne, Bismarck, après la guerre de 1870, tenta d'imposer l'allemand comme langue diplomatique aux lieu et place du français. Saint-Pétersbourg, avec qui il essaya de correspondre en "boche", n'eut garde de protester. Simplement, le czar répliqua par une dépêche... en russe. — Le chancelier de fer n'insista pas !

La Semaine de Montpellier.

LE PERE AUDET

LE 3 janvier 1918, avait lieu, à Winooski, dans le Vermont, les funérailles du vénérable pasteur de l'endroit, le Père Audet, curé de cette paroisse franco-américaine depuis tout près de cinquante ans, décédé à 75 ans, le 30 décembre précédent. Dans sa personne, c'est un pionnier et c'est un apôtre qui disparaît. Nous considérons comme un pieux devoir de rendre ici hommage à sa valeur et à ses mérites.

Plus d
de Montr
vité et l'
terre. No
tion prof
même cin
porter le
émigrés l
savons, p
vie pénibl
même, qu
et pour la
complis d
ou seize
américain
tes, ni su
M. Auc
Mgr de G
vient, jeté
tissant, qu
13 mai 11
canadiens
de Québec
nèrent de
que de B
mandes p
roque, al
d'avoir ch
et d'éner
l'abbé Au
et lui pro
Né à S.

Plus d'une fois déjà, dans ces pages de la *Semaine religieuse* de Montréal, nous avons eu l'occasion de louer le zèle, l'activité et l'esprit de foi de nos confrères de la Nouvelle-Angleterre. Nous ne le faisons jamais sans un sentiment de conviction profonde. Les prêtres canadiens qui, il y a quarante ou même cinquante ans, s'en sont allés, par delà la ligne 45ème, porter le secours de leur ministère sacré à nos compatriotes émigrés là-bas ont sûrement fait preuve de courage. Nous savons, pour avoir ouï les confidences de quelques-uns, quelle vie pénible et surchargée fut bien souvent la leur. Et, quand même, quelle bonne et utile besogne ils ont faite pour l'Eglise et pour la race ! Dans le grand livre des gestes de Dieu, accomplis dans le monde par la main des Francs depuis quinze ou seize siècles, le demi-siècle de labeur des prêtres franco-américains constitue une page qui n'est pas des moins brillantes, ni surtout des moins solides.

M. Audet fut de ceux-là. Le saint évêque de Burlington, Mgr de Goesbriand, de regrettée mémoire, avait, on s'en souvient, jeté le premier l'appel au secours, dans un article retentissant, que publia le *Protecteur canadien* de Saint-Albans, le 13 mai 1866. Cet appel était général : il fallait des prêtres canadiens aux Canadiens des Etats ! Les évêques de la province de Québec entendirent avec émotion ce cri d'alarme et ils donnèrent des pasteurs aux bercails qui n'en avaient pas. L'évêque de Burlington, outre son appel général, fit aussi des demandes particulières. Il s'adressa un jour à Mgr Charles Larocque, alors évêque de Saint-Hyacinthe, lui exprimant le désir d'avoir chez lui, à Burlington même, un jeune prêtre de talent et d'énergie. Mgr Larocque écrivit (17 février 1868) à M. l'abbé Audet, alors vicaire depuis deux ans à Saint-Alexandre, et lui proposa ce poste de confiance.

Né à Saint-Césaire de Rouville, le 19 janvier 1842, l'abbé

Jean-Frédéric Audet avait presque tout juste ses vingt-six ans. Il avait fait ses études classiques au collège de Saint-Hyacinthe et sa théologie au grand séminaire de Montréal. Ses succès d'écolier et de séminariste étaient connus de tous. Son évêque et son curé (le curé de Saint-Alexandre) l'avaient en haute estime. Mgr de Goesbriand ne tarda pas à constater qu'on lui envoyait, en effet, un sujet distingué. Le jeune prêtre arriva à Burlington le 4 mars. Le 20 du même mois, il était nommé curé de Winooski, ou *Ouynouski* — ce qui veut dire en abénaquis *Rivière-aux-oignons*.

Ce qu'il a fait pendant ses cinquante ans d'administration curiale au point de vue matériel d'abord, le voyageur qui passe à Winooski le peut facilement constater. Eglise, presbytère, couvent, collège, hôpital, le prospère village des montagnes vertes ne manque de rien. En administrateur prudent et soigneux, M. Audet a tenu note lui-même de tous ses pas et démarches. Il y a quelques années (en 1906), son ami l'ancien curé Beaubien, du Sault-au-Récollet, lui arracha à force d'instances la permission de publier ces notes. Cela forme une jolie plaquette illustrée de 200 pages, des plus vivantes et des plus intéressantes. Bien que l'auteur prenne soin de renvoyer le mérite des progrès accomplis à ses paroissiens, il est facile d'apercevoir que le Père Audet a été l'habile artisan et l'âme de tous ces progrès, et l'on aime à retenir le joli mot de Mgr de Goesbriand, qui disait, précisément à l'occasion de l'un des premiers succès d'organisation du jeune recteur de Winooski: "Voilà le vrai secret: donnez aux Canadiens des prêtres canadiens et vous obtiendrez d'eux tout ce que vous voudrez!"

Au point de vue spirituel, pour le bien des âmes et l'éducation des enfants dans les choses de la foi, le Père Audet, on l'imagine aisément, n'était pas moins actif, ni moins zélé. Il se dépensait largement et sans compter pour sustenter du pain

de la doc
lier étaien
prêchait e
persévérar
naires et
Winooski
ou dans un
qu'il a pu
Hyacinthe
" qu'on y
tera canad
M. l'abb
qu'il publi
combat (p.
ces lignes s
peut-être q
se resserre
çonne guér
talité franc
mystère s'é
clocher dai
celui de l'é
que année,
Socurs de
encore quar
droit exere
l'abbé Aud
village, se f
de toutes le
paroisse est
et le père.
Dans le cin

de la doctrine ses chers paroissiens. Les enfants en particulier étaient l'objet constant de son attention de pasteur. Il prêchait et catéchisait lui-même avec succès autant qu'avec persévérance. Au besoin, il aimait à faire venir des missionnaires et des prédicateurs. Beaucoup de " ses enfants " de Winooski lui doivent en plus leur instruction dans un collège ou dans un couvent du Canada. Les plus substantiels des dons qu'il a pu faire en mourant ont été pour le séminaire de Saint-Hyacinthe et pour le couvent de Winooski, à la condition " qu'on y instruira un enfant de la paroisse, tant qu'elle restera canadienne-française ".

M. l'abbé Emile Chartier, dans une note relative à Winooski qu'il publiait naguère, et qu'on retrouve dans ses *Pages de combat* (p. 253), a écrit, au sujet de l'oeuvre du Père Audet, ces lignes significatives : " Canadien, on l'est à Winooski plus peut-être que chez nous ; l'on y éprouve davantage le besoin de se resserrer devant l'invasion étrangère. Au loin on ne soupçonne guère la raison qui explique cette persistance de la mentalité française au milieu d'une contrée anglo-américaine. Le mystère s'éclaire quand on aperçoit l'école paroissiale dont le clocher dans le lointain se confond intentionnellement avec celui de l'église. Là, près de cinq cents enfants reçoivent chaque année, dans leur langue, l'enseignement maternel des Soeurs de la Providence. Le problème devient plus soluble encore quand on sait quelle influence le vénérable curé de l'endroit exerce sur sa population. Depuis quarante-trois ans, l'abbé Audet, du fond de ce presbytère où il domine tout le village, se fait le consolateur de toutes les angoisses, le soutien de toutes les faiblesses, le conseiller dans tous les embarras. Sa paroisse est une famille dont il est à la fois le seigneur, le guide et le père. Il y veille sur les morts comme sur les vivants. Dans le cimetière, dont les tombes s'arrondissent derrière sa

demeure, les trépassés dorment en paix, à l'abri de la loi comme de la profanation, troublés seulement par la prière de leurs fils que la proximité y amène chaque dimanche. ”

M. Audet avait gardé l'habitude, tous les ans, de venir faire sa retraite avec les prêtres de son diocèse d'origine, à Saint-Hyacinthe. Tout en retrempant son âme au séminaire de son enfance et de sa jeunesse, il aimait à se refaire le coeur avec les bons amis d'antan. Il avait été ordonné prêtre dans sa paroisse natale (9 septembre 1866) par le grand Mgr Taché, et c'était là l'un des bons souvenirs qu'il aimait à rappeler.

Doué d'aptitudes remarquables pour les lettres, malgré sa vie très occupée il resta fidèle à leurs charmes et entretint toujours avec elles quelque commerce. Outre l'*Histoire de la congrégation canadienne-française de Winooski*, dont nous avons parlé, il laisse des *Notes historiques sur la famille Audet*, des *Souvenirs de voyage* et une compilation de morceaux détachés qu'il a intitulés *Mes souvenirs*.

En deux mots, c'est une belle et utile carrière sacerdotale qui vient de se clore. Les paroissiens du Père Audet, comme aussi les membres de sa famille et ses confrères de Burlington et de Saint-Hyacinthe, garderont longtemps sa mémoire en vénération. Il aura sans doute, lui qui fut charitable et miséricordieux autant qu'actif et zélé, reçu auprès du juste juge l'accueil réservé aux bons et fidèles serviteurs. C'est notre espoir et c'est notre voeu. *Requiescat in pace !*

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

PRIERES DES QUARANTE-HEURES

Mardi	12 février	— Pensionnat Sainte-Catherine.
Jeudi	14 “	— Mont-Sainte-Marie.
Samedi	16 “	— Saint-Antoine.